

Sociologies

Grands résumés

2013

Monde pluriel. Penser l'unité des sciences sociales

Grand résumé de *Monde pluriel. Penser l'unité des sciences sociales*, Paris, Éditions du Seuil, 2012

Suivi d'une discussion par Matthieu de Castelbajac et Luc Van Campenhoudt

BERNARD LAHIRE

<https://doi.org/10.4000/sociologies.4303>

Notes de la rédaction

La discussion de l'ouvrage *Monde pluriel. Penser l'unité des sciences sociales* par Matthieu de Castelbajac est accessible à l'adresse : <http://sociologies.revues.org/4304> et par Luc Van Campenhoudt à l'adresse : <http://sociologies.revues.org/4309>

Texte intégral

- 1 Il existe trois grands principes de dispersion des travaux au sein des sciences humaines et sociales : ceux-ci se différencient selon des *lignes de clivages théoriques et méthodologiques* classiquement traitées dans les manuels de présentation des différentes « écoles de pensée » ou des différents auteurs (où l'on retrouve, par exemple, les grandes oppositions entre les macrosociologies et les microsociologies, entre les approches objectivistes et les approches subjectivistes, les structuralistes et les interactionnistes, etc.) ; ils se présentent toujours comme des *contributions disciplinaires* à la connaissance du monde social (suivant ainsi des découpages objectivés dans la réalité même : l'économie s'occupe des réalités proprement économiques ; la linguistique de la langue ou de la parole ; les sciences de l'éducation des réalités éducatives, etc.) ; enfin, ils sont le plus souvent des *savoirs arrimés à des sous-domaines disciplinaires* (la sociologie de l'art ou la sociologie juridique, l'histoire des religions ou l'histoire urbaine, l'anthropologie de la famille ou l'anthropologie politique, etc.).

- 2 Concernant les différences théorico-méthodologiques, on cherche souvent à déterminer qui, de tel « courant » ou de tel auteur a raison. Mais on peut se demander s'il est pertinent de chercher à déterminer, de façon aussi générale et abstraite, qui a raison et qui a tort ? Existe-t-il un point de vue à partir duquel on pourrait être en mesure de dire, par exemple, s'il est préférable de privilégier l'étude des grandes structures sociales relativement invariantes ou bien de se consacrer à l'étude des interactions de face à face ? Le problème de ce genre de débat réside dans le fait que les adversaires font souvent comme si les « faits sociaux » étaient des objets bien déterminés du réel attendant d'être commentés et interprétés correctement par des savants. Or, si des sociologues aussi différents que Pierre Bourdieu et Erving Goffman (pour ne prendre que ces deux grands auteurs emblématiques) ne pensent pas le monde social de la même manière, c'est qu'ils ne se posent pas les mêmes types de question et ne cherchent pas vraiment à connaître les mêmes choses : ils ne partagent pas les mêmes *intérêts de connaissance*. Ce que Pierre Bourdieu reprochait au fond à un auteur comme Erving Goffman (Bourdieu, 1979, p. 171), c'est le fait que l'échelle d'observation qu'il adoptait et le niveau d'analyse qu'il privilégiait ne lui permettaient pas de rendre visibles et d'étudier les phénomènes qui l'intéressaient, lui, en tant que sociologue des champs ou des grandes inégalités structurelles. Ce en quoi il avait parfaitement raison ; et Erving Goffman l'admettait d'ailleurs volontiers ¹. Mais faut-il en déduire qu'Erving Goffman avait tort et que les chercheurs doivent donc abandonner l'étude microsociologique des situations d'interactions ? C'est, sans nul doute, ce que pensait Pierre Bourdieu lorsqu'il adressait ses critiques à l'interactionnisme ou à l'ethnométhodologie. Mais trancher en faveur de Pierre Bourdieu, ce serait faire comme si Erving Goffman cherchait à éclairer le même type de réalité sociale que lui. Ce qui n'est pas le cas. En d'autres circonstances, face à un historien comme Fernand Braudel privilégiant le « temps long » et les structures sociales invariantes, le même sociologue pouvait reprocher à son prestigieux collègue de trop lisser les différences, les discontinuités ou les ruptures qui scandent l'histoire des sociétés ².
- 3 La diversité des manières de faire de l'histoire, de la sociologie ou de l'anthropologie (pour ne s'en tenir qu'à ces trois grandes sciences cousines, mais le propos vaut bien au-delà) est révélatrice de *l'hétérogénéité des points de vue et des intérêts de connaissance*, c'est-à-dire des questions que les chercheurs se posent ou des problèmes qu'ils entendent plus ou moins explicitement résoudre. Mais l'absence de réflexivité sur cette hétérogénéité contribue à cacher la profonde *unité* qui relie les divers travaux relevant du domaine des sciences humaines et sociales. Une telle unité de fond apparaîtrait avec beaucoup plus d'évidence si les savants ne cherchaient pas à imposer leur manière de faire comme la seule manière possible (correcte, pertinente, heuristique ou féconde). Rapporter les modèles théoriques ou les grilles d'analyse aux *niveaux de réalité sociale* visés, aux *échelles d'observation* adoptées, aux *types d'objets* étudiés et aux *problèmes* que l'on soulève à leur sujet, c'est se donner la possibilité d'y voir plus clair dans la diversité et de ressaisir les différents travaux de recherche comme autant de réalisations partielles d'un programme plus général d'étude des comportements humains.
- 4 Le sentiment d'éparpillement des travaux des sciences humaines et sociales ne vient toutefois pas seulement de la diversité des manières de construire les objets d'étude. Il est aussi le produit de la très grande division sociale du travail scientifique en disciplines séparées (avec des sciences du « psychisme », des sciences du « langage », des sciences de la « société », etc.) et en secteurs spécialisés au sein de chaque discipline. Une telle hyper-spécialisation scientifique, qui amène des chercheurs différents (de disciplines différentes ou de la même discipline) à étudier séparément chaque domaine de pratiques, chaque secteur de la vie sociale, et à formuler des théories partielles de l'acteur (*homo æconomicus*, *homo psychanalyticus*, *homo linguisticus*, *homo juridicus*, *homo religiosus*, *homo æstheticus*, *homo eroticus*, *homo sociologicus*, etc.), ne fait qu'accompagner aveuglément le long processus historique de différenciation sociale des activités. Pris dans ce mouvement de différenciation, qui caractérise les sociétés modernes, les savants sont de moins en moins en mesure d'en étudier les effets. Comment pouvoir dessiner une vue d'ensemble du monde social

lorsque tout pousse chaque catégorie de chercheurs à garder le nez collé sur le fonctionnement de petites parcelles de ce monde ? Comment conserver une conception complexe des individus en société lorsque les découpages disciplinaires d'abord, les spécialisations internes ensuite, contraignent les chercheurs à travailler sur des dimensions à chaque fois spécifiques des pratiques individuelles ? Comment maintenir un haut niveau de créativité scientifique lorsqu'une conception étroite du professionnalisme conduit insensiblement vers une spécialisation poussée et une normalisation des recherches et des chercheurs ?

- 5 Répondre à l'ensemble de ces questions, c'est prendre à bras le corps les enjeux et les défis des sciences humaines et sociales contemporaines en essayant de renouer avec les grandes ambitions scientifiques originelles – celles d'Émile Durkheim ou de Max Weber notamment – tout en évitant la régression vers les formes empiriquement paresseuses et théoriquement prétentieuses de pensée de la « totalité » ou de la « complexité ».
- 6 Faire le deuil de la « grande théorie sociale » ou de la « théorie générale du social » n'implique pas l'abandon de tout programme scientifique ambitieux. Relever le défi d'une telle ambition exige cependant de proposer des réponses adaptées à l'état problématique des sciences humaines et sociales existantes. Il faut notamment admettre que le programme scientifique en question ne puisse jamais donner lieu qu'à des accomplissements empiriques le plus souvent imparfaits et partiels. Mais les différents travaux empiriques existants n'ont pas le même sens selon qu'ils sont présentés comme des travaux parfaits et complets en leur genre ou qu'ils sont conçus et lus comme des réalisations particulières de telle ou telle partie d'un programme scientifique général.
- 7 Ce programme, qui répond à la question de savoir pourquoi les individus agissent comme ils agissent, pensent comme ils pensent, sentent comme ils sentent, etc., peut se résumer en une formule scientifique assez simple : Passé incorporé + Contexte d'action présent = Pratiques. Cette dernière condense l'intention de recherche consistant à penser les pratiques au croisement des dispositions et compétences incorporées (produits de la fréquentation plus ou moins durable de cadres socialisateurs passés) et du contexte toujours spécifique de l'action.
- 8 La question centrale que soulève *Monde pluriel* porte plus particulièrement sur une partie de cette formule scientifique, à savoir celle des *cadres pertinents d'action* dans lesquels les acteurs doivent être situés si l'on veut comprendre tel ou tel compartiment, telle ou telle dimension, de leurs pratiques. Elle n'est, en ce sens, pas indépendante de la question sociologique centrale concernant la différenciation sociale des fonctions et des domaines d'activité : le monde social a connu un long processus de différenciation de domaines de pratiques et cela a des conséquences – dont les chercheurs doivent tenir compte – sur la structuration des actions humaines qui s'inscrivent dans des logiques contextuelles toujours spécifiques. Mais cette différenciation objective dans l'espace sociohistorique réel n'est pas la seule raison de la variation des cadres d'action retenus par les chercheurs, de leur taille et de leur nature, et notamment de la nature des éléments considérés comme pertinents en leur sein.
- 9 Pour résumer la double attitude qui est la mienne tout au long de cet ouvrage, je dirais que je suis à la fois profondément convaincu que le réel sociohistorique existe indépendamment des savants qui l'étudient, qu'il n'est pas informe, qu'il n'attend pas « sagement » l'éclairage des chercheurs pour structurer objectivement les comportements humains et qu'il résiste même à certains essais (malheureux) d'interprétations scientifiques, *et* que les modèles théoriques qui entendent en rendre raison sont toujours des constructions qui peuvent varier en fonction des intérêts de connaissance, des échelles d'observation et des niveaux de réalité sociale visés. Il y a bien des choses à *découvrir* dans le monde social, des régularités, des récurrences, des déterminismes de toutes sortes, mais ces *découvertes* ne peuvent se faire qu'au travers ou à partir de *constructions* qui comportent une part d'arbitraire du côté de ceux qui les élaborent en tant qu'ils sont porteurs d'intérêts de connaissance variés. Inversement, les modèles d'analyse sont bien toujours des constructions, mais ces constructions ne se valent pas toutes, sont plus ou moins pertinentes en fonction de ce que l'on cherche à

mettre en évidence et, lorsque les chercheurs ont le souci de la preuve empirique, elles rencontrent toujours des résistances sur le « sol raboteux » du réel. Conception épistémologique indissociablement *réaliste* et *constructiviste* (ou *nominaliste*).

10 Les deux positions, que d'aucuns s'échinent à rendre incompatibles mais qui ne le sont pas, permettent d'organiser rationnellement la discussion sur les contextes d'action. Il y a, en effet, deux grandes manières de concevoir le « contexte » dans lequel s'inscrivent et se comprennent les différents types d'actions : une manière réaliste, qui constate l'existence, au sein du monde social, de microcosmes spécifiques, s'interroge sur les processus historiques de formation ou de transformation de ces microcosmes, etc. ; une manière nominaliste, qui prend en compte la variation des échelles d'observation et des points de vue de connaissance des chercheurs et qui considère que l'opération de *contextualisation* réalisée par le chercheur dépend fondamentalement de ce qu'il cherche à mettre en lumière.

11 Dans une perspective strictement réaliste, le découpage du contexte est considéré comme un processus historique réel, objectivable et l'on peut montrer que les acteurs eux-mêmes apprennent à intérioriser le sens des limites contextuelles et du respect des frontières, ou bien encore qu'ils luttent entre eux pour définir où commence et où finit l'univers dans lequel ils agissent. Les contextes pertinents d'action s'imposent alors aux chercheurs en tant que microcosmes existant dans la réalité sociale. Les savants doivent essentiellement se consacrer à l'étude des processus de différenciation du monde social et analyser les propriétés spécifiques des différents microcosmes différenciés ainsi que la manière dont chacun d'entre eux fonctionne. Ils n'ont pas particulièrement de choix d'échelle d'observation et de contextualisation à faire puisque la contextualisation qu'ils opèrent est dictée par l'existence de « contextes réels ». Les champs, les mondes, les institutions ou les organisations sont, de ce point de vue, bien réels et les chercheurs peuvent se demander à leur propos quelles sont les conditions sociohistoriques de leur apparition. Ils peuvent aussi s'interroger sur la manière dont un champ ou un monde se différencie au cours du temps en sous-champs ou sous-mondes spécifiques. L'aboutissement idéal d'un tel travail de recherche consisterait à donner à voir l'ensemble des microcosmes et de leurs relations d'interdépendance composant la configuration sociale globale.

12 Mais cette conception réaliste a des limites, qui appellent inévitablement une réflexion plus nominaliste, soucieuse de prendre en compte les opérations de construction scientifique du contexte et de sélection des traits pertinents de l'analyse (les types d'acteurs retenus ainsi que les types de relations ou de dimensions des pratiques privilégiés). Considéré de cette manière, le découpage du contexte dépend de la nature des problèmes posés, d'un certain nombre de choix théoriques et méthodologiques faits par les chercheurs et, au bout du compte, des expériences sociales personnelles sur lesquelles ils s'appuient pour faire la science du monde social. Comme l'écrivait Ludwig Wittgenstein, « il y a des problèmes auxquels je ne viens jamais, qui ne sont pas dans ma ligne, ne font point partie du monde qui est le mien » (Wittgenstein, 2002, p. 62). La réalité est toujours interrogée à partir de « points de vue particuliers » (Max Weber). Or, ces points de vue, qui sont aussi des « présuppositions "subjectives" », ont eux-mêmes une sociogenèse liée aux expériences socialisatrices des chercheurs. Ce sont ces expériences socialisatrices qui ont orienté leur regard, leur attention, guidé leur curiosité et leurs intérêts de connaissance. C'est avec elles et parfois contre elles qu'ils font de la science, mais jamais sans elles. La socialisation scientifique arrivant tardivement dans l'expérience biographique des chercheurs, il n'est d'ailleurs pas très étonnant pour un sociologue de constater qu'elle ne peut effacer totalement les effets des socialisations antérieures.

13 On voit bien, par exemple, que certaines utilisations du concept de champ ou de sous-champ font davantage dépendre l'opération de contextualisation des intérêts de connaissance des chercheurs que de l'objectivité d'un découpage très clairement attesté dans la réalité sociale. Faut-il, pour comprendre telle ou telle activité scientifique, par exemple de nature « biologique » dans un laboratoire rattaché à une grande école, situer cette activité dans le champ des grandes écoles ? Faut-il plutôt la positionner dans le

champ universitaire dans son ensemble ? Serait-il préférable de se concentrer sur le champ scientifique national de la biologie, qui peut intégrer des laboratoires de grandes entreprises privées ? Ou bien encore, ne serait-il pas plus pertinent de reconstruire un champ scientifique biologique international ? Pour chacune de ces options, la question se pose même de savoir dans quelle mesure la réalité sociohistorique des choses s'organise véritablement sous la forme d'un « champ ».

14 Au-delà de la question du « champ », on pourrait se demander si le contexte pertinent n'est pas plutôt le « monde de la science biologique » (au sens d'Howard Becker ou d'Anselm Strauss) avec l'ensemble des acteurs, chercheurs ou non chercheurs, qui permettent à la science de se faire ? Ou bien, comme le prétend une certaine sociologie des sciences, s'il ne s'agit pas du laboratoire en tant qu'institution et micro-groupe de travail réel ? Ou encore s'il n'est pas préférable de privilégier l'étude des interactions entre quelques chercheurs concernés du laboratoire ou de la configuration sociale qu'ils forment entre eux ? D'autres, enfin, s'interrogeront plutôt sur les trajectoires sociales et les carrières académiques des chercheurs en question et sur le fait qu'ils n'auraient pas eu les hypothèses qu'ils ont eues sans la fréquentation de telle ou telle institution scientifique, à tel ou tel moment-clef de leur parcours (e. g. le cas de Claude Lévi-Strauss discutant avec le linguiste Roman Jakobson à New York en 1941 et en tirant profit pour le développement d'une anthropologie structurale). Le choix le plus pertinent dépendra en définitive du type de pratiques ou de faits que l'on entend précisément comprendre et du degré de finesse d'analyse que l'on veut atteindre : comprendre une activité scientifique pour éclairer les phénomènes de concurrence internationale entre savants, comprendre comment se fabriquent au jour le jour les énoncés, les intuitions, les hypothèses ou les expériences scientifiques, comprendre la logique individuelle ou collective des choix des sujets de recherche, etc.

15 Chaque concept sociologique désignant un type de microcosme dans l'espace social global, national ou international (champ, jeu, monde, institution, organisation, cadre de l'interaction, classe, groupe ou micro-groupe), engage un niveau de réalité sociale, une échelle d'observation du monde social plus ou moins larges, ainsi qu'une sélection des éléments observés parmi l'infinité des éléments observables possibles. Les théories empiriques les plus structurées, telles les théories des champs (Pierre Bourdieu) et des mondes (Howard Becker), incluent même tous ces aspects : la théorie des champs est une théorie plus macrosociologique que l'étude des interactions situées ou des institutions et elle se concentre sur les luttes pour l'appropriation ou la (re-)définition du capital spécifique entre agents des champs ; la théorie des mondes suppose un niveau de réalité sociale à peu près semblable, mais privilégie une échelle d'observation souvent plus microscopique et s'intéresse à un réseau d'acteurs beaucoup plus diversifié (en fait, l'ensemble des acteurs participant à la division du travail dans le secteur concerné). On verra que d'autres théories du social – qui portent leur attention sur les institutions, les organisations ou les interactions – fixent leurs échelles d'observation, mais peuvent donner lieu à des recherches très différentes ³ et même contribuer à la connaissance des macrostructures sociales.

16 Rendre raison des pratiques et des représentations d'acteurs historiques donnés suppose un certain nombre d'opérations scientifiques, parmi lesquelles l'opération de *contextualisation* est sans doute l'une des plus cruciales. Pour donner une idée précise de la chaîne argumentative que je me suis efforcé de déployer dans *Monde pluriel* à ce sujet, j'en présenterai ici les principaux maillons :

1. - Pour interpréter correctement les faits et gestes des acteurs, les sciences humaines et sociales doivent s'efforcer de se demander, d'une part, ce qu'engagent les acteurs dans leur action, en fonction de leurs expériences passées cristallisées sous la forme de compétences et de dispositions à agir, à croire, à penser, à sentir et, d'autre part, ce que l'action doit aux contraintes spécifiques de chaque contexte d'action. Cette exigence peut se condenser dans la formule suivante : Dispositions ou compétences + Contexte = Pratiques.

2. - La seconde partie de cette formule enjoint les sciences humaines et sociales à *contextualiser* les pratiques des acteurs ; ces derniers inscrivent toujours leurs actions dans des *contextes, globaux ou locaux, spécifiques*.
3. - La définition de ces contextes dépend à la fois des dynamiques historiques de différenciation de domaines relativement séparés et spécifiques qui sont à l'œuvre au sein de l'espace social et des intérêts de connaissance des chercheurs.
4. - Les faits de différenciation sociale des domaines d'activités sont admis par une grande majorité de sociologues, quelle que soit la tradition sociologique à laquelle ils appartiennent.
5. - Produits de la différenciation sociale, tous les microcosmes sociaux observables ne sont pas des champs ou des mondes et, malgré leur air de famille commun, le champ et le monde ne renvoient pas aux mêmes réalités sociales.
6. - La théorie des champs doit être spécifiée et complexifiée en opérant des distinctions entre différents types de champ (*e. g.* les champs de production culturelle ne garantissant pas à la majorité de leurs participants une présence permanente en leur sein doivent être soigneusement distingués des champs qui rémunèrent des agents permanents ⁴⁾).
7. - Il est légitime d'étudier le monde social à des échelles variées pour comprendre des niveaux de réalité sociale différents (le monde, le champ ou le système, le groupe, l'institution, l'organisation, l'interaction ou l'individu singulier) et d'analyser des aspects ou des dimensions variés des pratiques.

17 Je ne sais pas exactement à quel genre se rattache *Monde pluriel* et s'il est important d'essayer de le préciser. S'il ne repose pas sur une enquête empirique inédite, il n'est pas dépourvu de références à des travaux empiriques, ceux que j'ai réalisés ou animés et sans lesquels je n'aurais pas éprouvé la nécessité et parfois même l'urgence, de certaines propositions conceptuelles ou de certaines mises au point, comme ceux de nombreux autres chercheurs (anthropologues, historiens, philosophes, linguistes, géographes, politistes, psychologues, psychanalystes et sociologues). Un livre constitue une manière de relier des œuvres du passé comme du présent et de les faire parler autrement qu'elles ne parlaient jusque-là. Comme nombre d'autres savants, je fréquente bien autant les morts et les étrangers que les vivants et les proches. À une époque où l'on a tendance à donner le primat aux « derniers parus », avec une extraordinaire faculté d'amnésie qui amène à juger « nouvelles » et « originales » de vieilles rengaines et où l'on multiplie – sous prétexte de « valorisation de la recherche » – les occasions de rencontres entre chercheurs qui passent parfois plus de temps à parler en colloque, avec cette fameuse « ivresse de l'inexactitude » dont parlait Gaston Bachelard, qu'à chercher, il ne me semble pas inutile de rappeler la centralité des travaux et la nécessité de la fréquentation lente, rigoureuse et précise des textes ⁵.

18 *Monde pluriel* ne propose pas une théorie de la société en bonne et due forme. Les livres qui nous présentent des sortes de tableaux objectifs du monde social donnant l'impression de sortir du néant ou du chapeau d'un magicien me paraissent d'un autre temps. Un temps où le degré de réflexivité des savants était infiniment plus faible et où leur degré d'inconscience académique pouvait atteindre des sommets. Un temps où l'on pouvait déconnecter les images du monde social proposées des instruments (concepts et méthodes) mis en œuvre et des points de vue de connaissance engagés. Si cet ouvrage n'est pas théorique en ce sens, il est cependant le produit d'une volonté de prendre de la distance par rapport à l'état actuel des sciences humaines et sociales et des lignes de clivage qui les traversent en se donnant la possibilité d'entrevoir l'unité cachée d'un espace apparemment très morcelé. Il a aussi pour but de mieux poser certains problèmes névralgiques de ces disciplines en les formulant de la manière la plus rigoureuse possible, afin de clarifier certaines questions qui restent souvent implicites ou confuses dans la pratique des chercheurs.

- BOURDIEU P. (1979), *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit.
- GOFFMAN E. (1988), « L'ordre de l'interaction », dans *Les Moments et leurs hommes*, Paris, Éditions de Minuit.
- GOFFMAN E. (1991), *Les Cadres de l'expérience*, Paris, Éditions de Minuit.
- PASSERON J.-C. (1991), *Le Raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Éditions Nathan.
- WITTGENSTEIN L. (2002), *Remarques mêlées*, Paris, Éditions Flammarion.

Notes

1 Erving Goffman affirme très clairement : « Je ne pense pas qu'il soit possible d'apprendre quoi que ce soit sur l'état du marché des biens de consommation, les différentes valeurs foncières d'une ville, ou les modes de succession ethnique dans les administrations municipales, ou la structure du système de parenté ou encore les changements phonologiques des dialectes d'une communauté, par l'extrapolation ou l'agrégation des rencontres sociales avec des personnes qui seraient impliquées dans ces domaines. » (Goffman, 1988, p. 208). Et quand, dans ses travaux plus tardifs, il travaille moins sur l'ordre de l'interaction que sur « la structure de l'expérience individuelle de la vie sociale », il précise qu'il « donne personnellement la priorité à la société et considère les engagements d'un individu comme secondaires », mais avoue que l'analyse qu'il propose « semble s'écarter définitivement » des questions telles que celles des « différences entre classes favorisées et classes défavorisées » (Goffman, 1991, p. 22).

2 Cf. l'émission télévisée *Apostrophes* du 21 décembre 1979, sur la deuxième chaîne de télévision française. Bernard Pivot y recevait un historien, un sociologue et un romancier : Fernand Braudel, Pierre Bourdieu et Max Gallo. Un débat s'y amorce entre Fernand Braudel et Pierre Bourdieu pour savoir si, en matière d'analyse de la domination, il est préférable de privilégier l'étude des structures relativement invariantes de longue durée ou s'il faut plutôt se consacrer à l'étude de la variation des modalités par lesquelles s'exerce le pouvoir.

3 Les analyses d'interactions, par exemple, peuvent porter diversement sur les tours de parole, les implicites, les présuppositions, les procédures interprétatives ou les savoirs partagés par les interactants, sur les rituels de présentation, sur les phénomènes de *code switching* et de *code mixing* lorsque les interactants utilisent plusieurs langues, sur l'articulation entre les pratiques et les paroles dans le cours d'une action, sur l'articulation des acteurs et des objets ou dispositifs techniques, sur les tensions, les rapports de force ou les rapports de domination qui trament les échanges verbaux, etc.

4 Le cas de l'univers littéraire, que l'on peut considérer comme un exemple parmi d'autres d'univers artistique mais certainement pas comme un champ de production culturelle idéal-typique (en gommant toutes les spécificités qui le séparent de l'ensemble des champs de production académiques, universitaires ou scientifiques), est fréquemment sollicité tout au long de cet ouvrage. Cela tient bien évidemment à mon propre parcours de recherche, qui m'a amené à travailler sur ce domaine de pratique particulier. Cela est lié aussi au fait que le concept de « champ littéraire » a suscité de nombreux travaux, en France comme à l'étranger et, ce qui est plutôt rare, quelques interrogations critiques.

5 Jean-Claude Passeron parlait, il y a déjà vingt ans de cela, des « *consensus* de politesse, multipliés [...] par la vie de colloque » qui ont noyé les « fonctions de clarification théorique » dans une sorte d'« *espéranto* diplomatique où l'intervenant commence par affirmer qu'il prolonge la pensée de l'interlocuteur avant de dire le contraire » (Passeron, 1991, p. 139).

Pour citer cet article

Référence électronique

Bernard Lahire, « Grand résumé de *Monde pluriel. Penser l'unité des sciences sociales*, Paris, Éditions du Seuil, 2012 », *SociologieS* [En ligne], Grands résumés, mis en ligne le 20 février 2013, consulté le 23 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/4303> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sociologies.4303>

Auteur

Bernard Lahire

Professeur de sociologie à l'École normale supérieure de Lyon (France) - Bernard.Lahire@ens-lyon.fr

Articles du même auteur

Des effets délétères de la division scientifique du travail sur l'évolution de la sociologie

[Texte intégral]

The deleterious effects of the division of scientific labour on the progress of sociology

Paru dans *SociologieS*, Débats

Grand résumé de *Franz Kafka. Éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, Éditions La Découverte, 2010

[Texte intégral]

Suivi d'une discussion par Randall Collins et David Vrydaghs

Paru dans *SociologieS*, Grands résumés

Droits d'auteur



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0
International - CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>